Avant-propos

Du génie des lieux potaches

*Rennes, de Céline à Kundera*¹ évoquait dix écrivains du xx^e siècle. Aujourd'hui, remontons le temps pour saisir le « destin rennais » de neuf auteurs du xix^e siècle : Chateaubriand, Féval, Leconte de Lisle, Flaubert, Nerval, Raoul de Navery, Dumas, Mirbeau et Jarry.

Leur « abonnement » à la ville est de durée variable. Alexandre Dumas ne resta à Rennes qu'un seul jour de 1869, juste le temps d'enquêter sur la mort mystérieuse de l'amiral de Villeneuve, le vaincu de Trafalgar, dans une chambre de la rue aux Foulons.

Comme lui, Flaubert ne séjourna ici que vingt-quatre heures en 1847 pour ne retenir qu'une seule « chose », un phoque savant exhibé dans une baraque foraine du Champ-de-Mars, dont la triste figure occupera deux pages de *Par les champs et par les grèves*, son récit de voyage.

Quant à Gérard de Nerval, on peut même douter qu'il ait mis les pieds à Rennes, ne fût-ce qu'un seul jour, alors que son roman, le *Marquis de Fayolle*, déroule son intrigue autour de la place du Palais sous la Révolution.

Par ordre croissant de séjour, s'avance Raoul de Navery qui, en dépit des apparences, est une femme. Cette dame tempère le reproche légitime que mérite un ouvrage réduit à n'accorder qu'une maigre place aux autrices, cela non par choix mais par nécessité. Eugénie, puisque tel est le prénom de cette méconnue, vécut à Rennes les premières années d'un mariage raté avant de briller à Paris comme romancière catholique et populaire.

Même discrets, les écrivains nous renseignent sur la ville. Ils nous disent que Rennes est surtout un foyer d'instruction. Une cité d'éducation dédiée aux enfants de la bourgeoisie et de l'aristocratie. À ce titre, elle ouvrit ses bras à l'étudiant en droit Leconte de Lisle avant qu'il ne s'envole vers la gloire poétique du Parnasse contemporain. À Rennes, l'enfant de l'île Bourbon (La Réunion) tourna le dos au charme incertain des textes de loi pour jouir pendant six ans des plaisirs bohêmes de la vie étudiante.

Chateaubriand, lui aussi, eut son heure rennaise. Pour se préparer à intégrer la Marine, l'enfant de Combourg dût fréquenter le collège royal pendant presque deux ans, séjour que d'un rire malicieux il raconte dans les *Mémoires d'outre-tombe*. C'était avant la Révolution, si bien que le petit vicomte semble

1. Georges GUITTON, *Rennes, de Céline à Kundera*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

échapper à notre cadre du XIX^e siècle, mais une dérogation peut être admise pour un écrivain si manifestement « hors-catégorie ».

Autre collégien marquant, Paul Féval suivit toute sa scolarité dans ce même établissement jusqu'à son baccalauréat en 1833, avant d'enchaîner avec la faculté de droit où il obtint le titre d'avocat. Dans notre série, Paul Féval reste un cas à part. Il est en effet le seul écrivain véritablement rennais de tous les siècles passés. Il est de Rennes car il y est né, contrairement à tous les autres, qu'il y a passé les vingt-et-une premières années de sa vie, qu'il aime cette ville, qu'il lui fut fidèle, qu'il y revint sans cesse jusqu'à sa mort. Il est de Rennes, enfin, car son œuvre, du moins une quinzaine de romans sur la centaine qu'il écrivit, est située à Rennes, ville dont il parle avec pertinence qu'il s'agisse de l'observation des classes sociales ou de la topographie de la vieille capitale bretonne.

Voici Octave Mirbeau, âgé de 15 ans, obligé de subir une année scolaire plus quelques mois au collège Saint-Vincent, ce qui ne suffit pas bien au contraire à calmer ses ardeurs anticléricales. De la pension, ce futur trublion ne devait retenir que l'odeur aigre de la soupe et la tristesse de son âme.

À Rennes, Mirbeau partage avec Chateaubriand une même « dramaturgie » en deux actes : un moment collège suivi, quelques années plus tard, d'un moment politique qui les confronte l'un et l'autre à la grande Histoire.

Pour le vicomte de Combourg, ce fut la Révolution dont les prémices, éclatèrent à Rennes dès 1788. Il y participa aux premières loges, dans le camp de la noblesse. Pour l'auteur du *Journal d'une femme de chambre*, ce fut le procès Dreyfus de 1899 qui lui donna l'occasion de retrouver le chef-lieu d'Ille-et-Vilaine en tant que journaliste défenseur de la cause dreyfusarde.

Entre ces deux moments au retentissement universel, de la Révolution à l'affaire Dreyfus, c'est bien l'arc du XIX^e siècle qui naît sous les yeux de Chateaubriand pour achever sa courbe sous le regard de Mirbeau.

La fin du siècle manquerait de sel s'il n'y avait Alfred Jarry, adolescent surdoué qui à la fin des années 1880 inventa au lycée de garçons ce qui allait devenir *Ubu Roi*, pièce au retentissement inouï, partie d'une simple farce de potaches dirigée contre un professeur grotesque.

Ce faisant, Jarry clôt la cohorte des écoliers sublimes qui de Chateaubriand à Mirbeau en passant par Féval ont fourbi les armes du langage, du récit et de leur gloire entre les murs austères des pensionnats de la ville. Et si les écrivains naissaient du lycée ! Découlaient de l'euphorie narquoise des dortoirs, se forgaient dans le plaisir clandestin des salles désertes, dans l'émulation complice des camarades et des rigolades adolescentes.

De son vieux collègue, Chateaubriand ne retient après coup que les facéties de galopins inventifs, comme si ces écarts épiques participaient de plein droit à son éducation littéraire. Mieux encore, sous le toit du même lycée, Paul Féval et Alfred Jarry sont unis par un fil magique, celui des sarcasmes dont plume en main ils accablèrent leurs professeurs.

Ainsi en classe de troisième, Féval écrivit une charge visant un enseignant jugé ridicule tant il produisait des pléonasmes à la chaîne. Il en fait une nouvelle qu'il intitule *Quandoquidem* (« puisque » en français), sa première « œuvre » qu'il ne publia qu'à l'âge adulte, une fois sa carrière lancée. C'est dans ce même lycée qu'un demi-siècle plus tard, le jeune Jarry fera sa proie du professeur de physique Félix Hébert transmué en un *Ubu Roi* à l'inoubliable figure.

La connivence des rejetons de Rennes va encore plus loin si on réalise que les deux galopins que furent François-René et Alfred se livrèrent à une commune exploration du thème scatologique. Cette jouissance sado-anale, Chateaubriand la fait poindre dans l'anecdote burlesque d'un pion plongeant son doigt dans le judas de la porte de sa chambrée puis le retirant, maculé d'excréments ; quant à Jarry entre autres allusions fécales, on retiendra le tonitruant « Merdre » que hurle son Père Ubu à longueurs d'estrade.

Un siècle sépare les deux mentions excrémentielles. Dans le cas de François-René les pudeurs du temps le font tourner autour du pot. Il se garde bien dans ses *Mémoires* de nommer les humaines déjections, si bien qu'on ne comprend goutte à son histoire.

À quelques décennies de là, Alfred, héritier inattendu, prend les fèces à bras-le-corps mais lui, de manière explicite. Sauf qu'il fait subir à son « merde » une légère torsion phonétique, ce fameux « r » qu'il ajoute à la forme originale du mot de Cambronne pour former un « merdre » au parfum d'éternité.

C'est peut-être ainsi que naît la littérature. Dans ce pas de côté qui s'apprend très jeune et qui consiste à dire sans dire. Qui consiste à ne pas dire afin peut-être de mieux dire.